

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XIII

MONTREAL, 10 NOVEMBRE 1900

No 271

SOMMAIRE

La Rédaction du REVEIL, *La Direction* —
 Le Résultat du Vote, *Vieux-Rouge* —
 L'Élection de Préfontaine, *Patriote* —
 — Le Pain de Saint-Antoine, *Calho-*
lique — En Chine! Les Boxers et les
 Sociétés Secrètes, *Albert de Pouvoir-*
ville — Un Cri de Détresse, *Radical* —
 — Chronique, *Rigolo* — La Mode,
Henri Meilhac — Les Tribunaux Co-
 mique — *Jules Demolliens*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le REVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au RÉVEIL est TROIS PIASTRES par année.

Redaction du Reveil

Les élections sont terminées et tout le monde est content, si l'on en juge par le vote donné le 7 novembre, à part sept ou huit qui restent encore pour porter le drapeau conservateur.

Cette décision du peuple canadien exerce une influence décisive sur la rédaction du journal. Tout le monde étant d'accord qu'il nous faut Tarte et Laurier, nous sommes forcément obligés de nous rendre à cette décision jusqu'au moment où les circonstances demanderont une nouvelle orientation.

Nous sommes de l'opinion de Tarte. Il faut changer de peau de temps à autre. Seulement, je suis prêt à admettre que dans son cas particulier, il n'a pas perdu d'argent, et nous sommes bien d'opinion que d'ici à cinq ans, il ne sera pas plus pauvre qu'aujourd'hui.

Au prochain numéro pour de plus amples détails.

LA DIRECTION DU RÉVEIL.

LE RESULTAT DU VOTE

Enfin ! le verdict est rendu. Le résultat est connu. La politique libérale est approuvée par la majorité des électeurs du pays, et il ne faut plus s'attacher qu'aux conséquences qui en découleront.

Si vous le voulez bien, mes chers lecteurs, je vous donnerai mon appréciation sincère du vote que vient de donner l'électorat du pays, et surtout celui de la Province de Québec dans l'élection actuelle.

Cette sélection nous prouve une chose qui devait arriver tôt ou tard, et c'est la ligne de conduite suivie forcément dans l'avenir par les diverses provinces de la Confédération.

Les Provinces Maritimes ont donné un appui énergique au gouvernement Laurier, en se ralliant à sa politique, et en aidant les gens de Québec à le maintenir au pouvoir. Donc, il est archi-prouvé que c'est la coalition des provinces de l'Est contre les provinces de l'Ouest qui régit actuellement notre politique.

Ontario, tout le monde sait cela, n'admettra jamais la prépondérance de Québec dans la gestion des affaires de la Puisseance, à moins qu'elle n'y soit forcée par les circonstances et le vote populaire.

La Province de Québec se trouve, vis-à-vis celle d'Ontario dans la même position que la métropole, cette belle et grande ville de Montréal, est à la ville de Québec.

Les citoyens de Montréal, paient les trois-quarts des taxes de la Province ; cependant, lorsqu'un Montréalais se rend à la vieille capitale provinciale pour réclamer un compte qui lui est dû par le gouvernement, les huissiers audienciers et autres employés de la boutique le suivent dans tous les couloirs, parce qu'ils sont

convaincus que c'est un étranger et un intrus qui se rend là dans l'intention de voler le trésor ou d'enlever l'immeuble.

Pour les gens d'Ontario c'est absolument la même chose.

Les habitants de la Province de Québec se trouvent absolument dans la même situation vis-à-vis les habitants d'Ontario. Ils n'ont aucun droit dans les conseils de la nation, et jusqu'à présent, on ne les a tolérés que par condescendance.

Aujourd'hui la position est bien définie, et il n'y a pas à la discuter. Les provinces de l'Est ont tout l'avantage pour elles. Elles possèdent les ports de mer, la richesse immense des pêcheries, les mines encore inexploitées, un immense territoire riche et fertile qui ne demande que des bras et des capitaux pour se développer et donner non seulement l'aisance, mais la fortune aux vrais travailleurs.

Les provinces de l'Ouest ont bien les capitaux, et toute la sollicitude des gouvernements s'est portée de leur côté pour leur aider à créer un grand pays, au moyen de l'immigration et des facilités de transport, mais cependant lorsqu'elles veulent exporter leurs produits agricoles et ceux de leurs grandes manufactures, elles sont obligés de payer tribut en passant à cette *mesquine* province de Québec, qui possède la clef de la navigation, avec le Nouveau Brunswick et la Nouvelle-Ecosse.

Or, pour ceux qui connaissent la population d'Ontario, cette situation est intolérable, et c'est pour cette raison que le cri de "*No French domination*" est si bien accueilli par la province-sœur.

Le résultat de toute cette campagne est facile à prévoir. Ontario, qui n'admettra jamais que la Province de Québec puisse avoir un droit quelconque dans la Confé-

dération, changer a son jingoisme pour un sentiment purement commercial, et demandera avant longtemps l'annexion aux Etats-Unis, et si j'en crois l'expression de mes compatriotes que j'ai rencontrés depuis le 7 novembre, les habitants de Québec n'hésiteront pas à suivre ceux d'Ontario dans cette voie.

Cela évitera aux Canadiens des frais de représentation de 214 députés fédéraux et de 84 sénateurs, sans compter les innombrables commis, députés-ministres et autres sangsues qui nous rongent.

Allons-y donc carrément pour l'annexion aux Etats-Unis d'Amérique aussitôt que nos frères d'Ontario en manifesteront le désir.

VIEUX-ROUGE.

IL EST SOUVERAIN.

Le BAUME RHUMAL est le remède souverain contre les affections de la gorge et des poumons.

112

L'Élection de Prefontaine

Le Maire de Montréal n'en est pas à ses premiers coups d'essai, mais le dernier est la preuve directe de la justesse de son coup-d'œil et de la vive perception qu'il a des hommes et des choses.

Que M. Raymond Prefontaine remportât la victoire dans Maisonneuve, c'était prévu et concédé, mais qu'il allât dans une forteresse conservatrice et se fit élire, c'était osé, et cependant il a prouvé qu'il avait raison.

Il est donc élu dans deux divisions importantes.

Sera-t-il ministre ?

Voilà le grand point d'interrogation qui se dresse aujourd'hui devant l'hon. M.

Laurier. Ce dernier se souviendra-t-il qu'il y a dans le parti libéral, en dehors de Joseph-Israel Tarte, devenu cacochyme à force de croire qu'il était un grand homme, d'autres personnalités aussi importantes que celle du très honorable Ministre des Travaux Publics ?

Espérons-le !

PATRIOTE.

Le Pain de Saint-Antoine

Sous cette rubrique, l'ami Tardivel, toujours la providence lorsque la copie manque, publie le bout d'article que nous reproduisons sur cette manière de demander au bon Dieu des faveurs spéciales.

Dans le cas actuel, on ne dira pas que ce sont les mécréants qui se plaignent, car, parmi les autorités citées par Tardivel, on trouve des *Semaines Religieuses*, des abbés et Tardival lui-même qui trouvent que cette dévastation n'est pas absolument correcte.

Nous avons déjà eu l'occasion, dans ces colonnes, de parler de cette œuvre du *Pain de St.-Antoine*, et nous y revenons toujours avec plaisir. Voilà pourquoi nous reproduisons aujourd'hui cette prose :

Dans un récent numéro de la *Semaine religieuse*, de Paris, M. l'abbé H. M. Hemmer s'élève fortement contre la nouvelle dévotion dite du Pain de saint Antoine, la dévotion dite aussi *Donnant, donnant*, inaugurée il y a quelques années à la célèbre arrière-boutique de Toulon est répandue maintenant dans plusieurs pays.

On sait en quoi consiste cette dévotion : on demande une faveur quelconque, et l'on promet, si la faveur est scordée, de donner tant de pain pour les pauvres, en l'honneur de saint Antoine de Padoue. Si la faveur n'est pas accordée on ne donne rien.

M. Hemmer trouve " très discutable " " le principe de cette dévotion qui prend les allures d'un marché avec Dieu " et il déclare que " la délicatesse du sens chrétien n'est point en défaut lorsqu'elle s'offense d'une dévotion où l'on ne paye qu'après la grâce obtenue ". Les paroles soulignées sont tirées du livre de M. Jouve, pro-

pagateur de l'œuvre, intitulé. *L'Arrière Boutique de saint Antoine*, page 15.

Il faut avouer que l'argumentation de M. Hemmer paraît très serrée.

Heureusement, nous avons un Guide qui se prononcera infailliblement sur la question, si cela devient nécessaire pour maintenir l'intégrité de la foi et assurer le salut des âmes.

Constatons en passant que les bonnes sœurs ne se gênent pas d'entrer dans les auberges et les cantines pour ramasser dans les petites boîtes les aumônes des gens qui fréquentent ces endroits dans un tout autre but que celui d'y réciter des chapelets.

CATHOLIQUE.

LA SANTE AVANT TOUT.

Ce sont les affections des voies respiratoires qui compromettent le plus la santé : c'est le BAUME RHUMAL seul qui guérit ces affections.

115

EN CHINE :

Boxers & Societes Secretes

Le premier devoir d'un citoyen est d'aimer sa patrie.

Blanqui.

On voit bien que cette étude, si courte pour son sujet, est provoquée par les affaires de Chine à l'heure présente ; mais cette révolte du Nord du Celeste Empire, si grandes ou si petites qu'en puissent être les conséquences, n'est qu'un passage fulgureux de l'histoire de la Chine, et qu'un incident à peine notable des longs cycles de l'humanité jaune. J'ai essayé de dégager cette étude des anxiétés et des passions du jour ; j'aurais voulu pouvoir lui donner la généralité et l'ampleur que possèdent elles-mêmes les causes antiques et profondes de la révolution sanglante d'aujourd'hui. Dans l'univers entier, les mêmes principes engendrent les mêmes corollaires ; les mêmes ambitions, les mêmes amours, les mé-

mes haines agitent le cœur des hommes énergiques et généreux dans toutes les races. C'est pourquoi, afin d'indiquer que rien n'est imprévu dans les catastrophes mêmes les plus subites, et que les mêmes instincts sociaux régissent l'humanité tout entière, j'ai mis ce court travail sous l'égide d'une phrase célèbre, rendant ainsi hommage à un homme, qui, pauvre et intègre, végéta dans les prisons et mourut pour ses idées, tandis que, aujourd'hui, ses indignes successeurs en vivent et s'en font des rentes, des fonctions et des portefeuilles,

Les nations qui ont une longue histoire, et celle de la Chine dure depuis cinq mille années, ont dû, pour affirmer aussi longtemps leur vitalité, s'appuyer sur un principe d'essence immuable, qui leur communiquait d'autant plus de vigueur qu'il était lui-même plus général, plus universel, et, partant, plus facilement et plus souvent applicable. Dans les races aryennes, ce principe est presque toujours le principe religieux, ou le principe patriotique et national. Dans la race jaune (six cents millions d'habitants, dont la Chine comprend aujourd'hui encore les cinq dixièmes) c'est le *GÉN*, ou principe de solidarité. Ce principe est enseigné, dès l'origine de la race, par ceux qui sont restés les éducateurs, et qui, très probablement, furent contemporains de ce cycle humain étonnant, mais historique, qui fut le *Ram*, et que les poètes des races latines surnommèrent *l'âge d'or*.

Ce *Gén*, ou sentiment de la race et du sol, tient lieu de patriotisme, sentiment national et plus particulariste. Il comprend, outre le sentiment de la solidarité entre individus (sentiment dont le Chinois pousse la pratique jusqu'aux limites les plus extrêmes), le sentiment de l'indépendance de la race, et de son hégémonie sur le sol qu'elle a fait sien par une longue habitation, par le travail et par la culture. Je ne puis m'étendre longuement sur ces conceptions et sur leurs applications, et suis obligé de me référer à *l'Idée de Patrie en Asie Orientale*, étude parue, en 1893, dans la *Revue socialiste*. Je veux seulement rappeler que cette solidarité est la cause première de tout le rouage social et la cause profonde, mais certaine, de la quasi-immortalité

de l'Etat chinois. Et je rappelle, sans vouloir ni pouvoir répéter tous les textes, collationnés dans cette étude, que cette loi de solidarité, énoncée il y a cinquante siècles, a reçu sa consécration dans les écrits des deux grands réformateurs de la Chine, Laotseu et Confucius, lesquels furent tous deux de véritables communistes, en considérant les princes comme des dépositaires temporaires de la volonté du peuple consentant, et comme les gardiens responsables de sa tranquillité et de son bonheur.

Ceci posé, nous remarquons que, depuis trois siècles, le *Gén* chinois a subi trois séries d'injures, contre lesquelles, jusqu'à présent, il n'avait pas ouvertement réagi : 1o l'établissement de cultes religieux étrangers, et contradictoires de son *Culte des Ancêtres*, seule religion traditionnelle que le Chinois pratique ; 2o l'établissement, à Péking, d'une dynastie tartare-mandchoue, c'est-à-dire de sang étranger, et intrusion dans le fonctionnarisme communiste de la Chine agricole, de mandarins de la race conquérante, usurpateurs des droits populaires et voleurs de l'épargne publique ; 3o et, récemment enfin, l'établissement, très souvent inique, toujours sanglant, des puissances de race blanche sur des points du sol que la race chinoise considère comme sien depuis des siècles, et qu'elle a certes fait sien par une occupation et un travail continus.

La race chinoise s'est donc trouvée légalement désarmée devant les injures extérieures, puisque l'injure suprême était celle que lui avaient faite les conquérants mandchous, devenus aujourd'hui ses maîtres, et qu'elle ne pouvait pas trouver en eux les défenseurs et les vengeurs nécessaires. Or, un peuple, qui pas défendu par les conducteurs qu'il s'est donnés ou qui s'imposèrent à lui, sait toujours se défendre lui-même ; la race chinoise n'avait qu'à passer au plan politique son principe traditionnel de solidarité. Elle n'y manqua pas.

Voyons comment elle sut s'y prendre.

Je l'écrivais déjà il y a dix années : " La seule arme dont usent les Chinois est la Société secrète ; et c'est bien là la défense d'une race contre d'autres races. Là gît la défense suprême

" me des Jaunes attaqués dans leur développement et dans leur entité. Cette force aujourd'hui est occulte ; avec les circonstances elle saurait surgir, fatale, irrésistible. Et je n'en souhaite l'épreuve à personne. "

Les Sociétés secrètes en Chine eurent, dès l'abord, la mission de conserver intacte, parmi tant de siècles d'autocratie et de fonctionnarisme tyranniques, la tradition égalitaire et communiste de Laotseu, de ses disciples et de ses commentateurs : c'étaient, au commencement des Sociétés théoriques, contemplatives, mystiques et absolument secrètes et mystérieuses. Elles s'occupaient aussi de toutes les sciences hypnotiques et de tous les dynamismes psychiques dont l'Europe actuellement s'émerveille ; il y avait traditions pour les initiés ; il y avait des hiérarchies pour les maîtres et les expérimentateurs. Tout cela agissait dans l'ombre et pacifiquement.

Quand la race chinoise, blessée au profond d'elle-même, chercha en soi un réconfort pour le présent et un espoir pour l'avenir, quand il s'agit de sauvegarder le *gén* outragé et de le rétablir en son intégrité première, la race immédiatement se tourna vers les Sociétés déjà organisées, qui avaient conservé toutes les traditions primitives, et qui offraient aux mécontents l'avantage singulier d'avoir des cadres expérimentés et inconnus. Du jour précis où ces Sociétés s'ouvrirent à l'activité des politiques, elles furent, et cela traditionnellement, communistes contre les dynasties, chinoise contre les étrangers. De collèges restreints qu'elles étaient, où on enseignait *le Vrai* avec une impuissante pitié pour les suppôts, triomphants de l'erreur, elles devinrent des Associations redoutables, où amours et haines, mis en commun, s'exacerbaient de leur contact, et où entrèrent, à côté des savants rigides et pacifiques, des hommes énergiques et ardents, prêts à tout oser, pour rendre au peuple le bonheur perdu, et pour restituer à la race l'hégémonie en péril.

* * *

Le nombre des Sociétés secrètes en Chine paraît infini, d'après les noms divers qu'elles prennent, et surtout qu'on leur donne. Au hasard je

cite les plus connus : le Lys blanc, le Nénufar, les Longs Couteaux, la Griffe, le véritable Ancêtre, la Triade, l'Universelle Harmonie, etc., etc. Toutes ces Sociétés, sectes, branches, peuvent se rattacher à deux groupes, parfaitement distincts quant à leurs buts, leurs moyens et leur situation géographique, et ne se rapprochant que dans leur haine commune des Etrangers.

1o Les Sociétés du Nord de la Chine, qui ont pour but le maintien de la dynastie mandchoue actuelle, qui désirent le *statu quo* territorial et social, et qui maintiennent le *gén* entre tous les Chinois, même ceux qui ont quitté le sol Asiatique. Ces Sociétés s'étendent bien sur tout l'Empire : mais elles ont, dans les provinces du nord, leurs rouages et leurs chefs ; d'ailleurs, il est peu de Chinois de race (su 1) qui consentiraient au serment de "protéger" les dynasties : c'est plutôt affaire aux Mandchous, aux métissés et à tous les Chinois du nord, qui, voisins de Péking, ont pu jouir des faveurs de la dynastie actuelle.

On remarquera que, bien que la "protection" de la dynastie et le maintien de l'intégrité de l'Empire puissent contreindire les membres des Sociétés septentrionales à des coups de force et à des actions de guerre, on remarquera que leur programme semble pacifique, exempt de violence, et pivote sur la "solidarité morale" des Jaunes. En conséquence, ces Sociétés conservent l'apparence philosophique des anciennes réunions taoïstes et confucéennes, et il faut leur rapporter tous les groupes et toutes les branches qui portent des désignations mystiques ou philosophiques.

2o Les Sociétés du Sud de la Chine, qui ont pour but la restauration de l'hégémonie chinoise, et la dispersion de tous les *étrangers non commerçants*, à commencer par les envahisseurs blancs et à finir par les envahisseurs d'autres couleurs, c'est-à-dire par la dynastie elle-même. Les Chinois du sud, dont le sang est pur de tout mélange, n'ont pas encore accepté la conquête mandchoue ; ils souffrent encore, tous les jours, des exactions des gouverneurs mandchous qu'on leur envoie. Et ils n'estiment pas plus la famille impériale des Tching, qu'ils ne font des Anglais, des Français ou des Russes. Péking, la

capitale du nord, n'est pour eux qu'un poste frontière, et ils rêvent au jour où, par quelques moyens que ce soit, ils rétabliront les Ming, ou quelque autre dynastie chinoise, dans Singan-fou, la vieille capitale jaune illustrée par tant de souverains bienfaisants et glorieux. On voit comme le but de ces Sociétés est immédiat et dans le domaine de l'action, et comment on peut tout avoir à craindre de leur effervescence. Il faut leur rapporter tous les groupes qui n'ont pas de nom ni surnom philosophiques.

De plus, et pour dire une chose qui nulle part encore n'a été dite, les Sociétés secrètes ne pullulent pas, mais leurs surnoms pullulent. Quand un certain nombre de membres d'une Société ont été choisis pour atteindre un but marqué ou pour accomplir une action politique, le groupe ainsi formé prend une dénomination nouvelle qui naît et qui disparaît avec l'objet de ses efforts. Ainsi les ressources et la force des nouveaux groupes demeurent inconnues aux non-initiés ; et, de plus, les Sociétés mêmes d'où ils sortent ne portent pas la responsabilité de leurs actes ou de leurs succès.

Nous le disons franchement : sur tout le Céleste Empire, il n'y a que deux Sociétés secrètes : l'une, à principes confucéens, mutualistes, ethniques et traditionnels, au nord ; l'autre, à principes taoïstes, communistes et révolutionnaires, au sud. La première est le thiendianhien (litt. : Ciel-terre homme), ou la triade. La seconde est le Bachlien, ou Nénufar blanc. C'est du Bachlien que dépendent les *Lys* de toutes couleurs et les *Couteaux* de toute forme. C'est le Bachlien, qui, sous le nom de San-Ho forma cette mémorable insurrection des Taiping, qu'il ne fallut pas moins de onze années pour réduire ; c'est le Bachlien, qui, avec ses propres moyens, défendit le Tonkin contre les Français, et qui défend Formose contre les Japonais ; c'est le Bachlien qui suscita le "parti des réformes", et Lun vinhphuoc et Kang yu-mei, dont on sait les tragiques odysées.

C'est le Thiendianhien, qui a fondé, hors de l'Empire Chinois, la fameuse Société de la *Griffe*, qui étend sa puissance mystérieuse sur tous les Chinois d'Amérique, de Ceylan, de Singapo-

re et de l'Australie. C'est du Thiendianhien que vient de se détacher le rameau des "Boxers", organisation fugitive et temporaire, qui ne doit sa célébrité qu'un rôle qui lui fut échu d'allunier le premier brandon de l'incendie jaune, et dont il faut bien aussi dire quelques mots rapides.

* *

La Société des Kiaotze, ou de l'Universelle Harmonie (improprement appelée *Boxer* par des Européens mal au courant), est issue directement de Thiendianhien (Ciel-terre homme — ou Triade — ou véritable Ancêtre), dont elle forma une avant-garde guerrière, il y a environ deux ans. Au commencement de 1899, M. Paul Doumer, gouverneur général de l'Indo Chine, a été, dans son voyage à Yun-Nansen, attaqué par un "parti boxer", dont il a signalé l'existence et les excès à la métropole. Il va sans dire que M. Delcassé n'a répondu que par le silence à un homme qui allait faire "des affaires", et que M. de Lanesan ne reprochait aux Boxers que de n'avoir pas terminé leur besogne sur un de ses successeurs trop heureux. Les Boxers ont été embriagés pour répondre, par des actes de répression pratique, aux tentatives expansives des Européens, tant dans les zones commerciales que dans les territoires arbitrairement envahis. Tout membre du Thiendianhien, — et ceci est à retenir, — peut, à un moment donné, être requis de faire partie des Boxers.

Or tout Chinois peut faire partie du Thien, dianhien ; en principe, tout Chinois qui quitte, pour quelques mois seulement, le sol national, s'affilie au Thiendianhien ; *en réalité, il y a plus de Chinois membres de cette Société qu'il n'y a d'habitants en Europe.* Seulement tous ne sont pas capables, physiquement, de devenir des Boxers.

À quoi sont obligés les membres du Thiendianhien ? à respecter et à servir le "gên" dans toutes ses manifestations. C'est un sentiment *défensif* ; chacun peut toutefois comprendre qu'il y a des circonstances, — et nous y sommes, — où ce sentiment défensif peut devenir *agressif*, quand il est attaqué et qu'il riposte. La commu-

nion de tous les associés dans ce sentiment est rendue obligatoire par un serment d'entrée.

Le Thiendianhien a la protection des pouvoirs constitués en Chine, en tant qu'instruments nationaux. Il n'a pas, *en dehors de ces pouvoirs*, de chefs secrets qui constituent une hiérarchie particulière à la Société.

Mais les Associations-sœurs, qui peuvent, à un moment donné, sortir du Thiendianhien, pour un but déterminé, ont une hiérarchie, un commandement, tantôt emprunté à l'intérieur de la Société mère, tantôt emprunté aux rouages officiels de l'Empire. C'est ce qui a lieu pour les Boxers aujourd'hui.

On ne peut sortir du Thiendianhien, quand on y a été affilié, comme, d'ailleurs, d'aucune autre Association jaune.

Le Thiendianhien, — et cela se comprend, — ne comprend que de *Chinois de naissance.*

* *

Le Bachlien est une Association infiniment plus fermée et plus difficile sur le choix de ses membres. Il faut, pour y être admis, avoir donné déjà des preuves publiques d'énergie et d'intelligence, lesquelles sont résumées et confirmées par une sorte d'*examen d'entrée*, roulant sur les sciences politiques et psychiatriques en honneur dans la race jaune, et sur les aspirations personnelles et le degré de dévouement du candidat.

Tous les membres du Bachlien sont liés entre eux, et envers leurs chefs, par un serment d'obéissance, qu'ils ne peuvent dénoncer en aucune circonstance.

Ce serment les contraint immédiatement à obéir à des chefs qu'ils ne connaissent pas tous, dans tous les ACTES POLITIQUES que ceux-ci pourront leur ordonner.

Le Bachlien possède, en dehors des réunions temporaires et des enseignements publics et particuliers de sa doctrine, une hiérarchie complète et très active, une administration immuable et un commandement attentif et continu.

Les chefs du Bachlien sont de trois grades : les *chefs enseignants* (les seuls qui soient connus) dont la fonction est suffisamment désignée par leur qualification ; les *chefs contemplatifs* (qui

sont sédentaires, reçoivent et communiquent les ordres) ; les *chefs errants*, au sommet de la hiérarchie, qui sont chacun une émanation du pouvoir suprême et qui, *par leur réunion présidée par l'un d'entre eux*, forment le pouvoir suprême de la Société. Ce conseil suprême, en temps grave, délègue à l'un de ses membres un *pouvoir matériel et militaire absolu*. Et c'est ce délégué qui devient le chef auquel tout le monde, du haut en bas de l'échelle, doit une obéissance passive. Luu viuhphuoc a joué longtemps ce rôle.

Il n'y a pas besoin d'être Jaune ni Chinois pour entrer dans le Bachlien. Il suffit d'avoir des sentiments *pan-chinois*, de promettre de les conserver et de les faire valoir, et de savoir tenir sa promesse. En circonstances graves, tous les membres du Thiendianhien et de toutes les Sociétés secrètes chinoises sont dirigés par l'état-major du Bachlien, qui devient la seule puissance occulte, — et véritablement la toute-puissance de l'Empire du Milieu.

On voit, sans d'autres détails, que le Bachlien est à la Chine ce qu'est à l'Inde cette Société mystérieuse, issue des Thugs, si redoutée des Anglais, et qui n'est officiellement connue, en Europe et ailleurs, que par ses initiales : H. B. of L.

En temps ordinaire, les Société-mères dont nous venons de parler constituent pour le Chinois le *refugium* intangible, où ils conservent leurs traditions et leurs amours et leurs haines sociales à l'abri des mandarins et des étrangers.

Dans les temps troublés, les chefs immédiatement se rassemblent, soit dans des villages éloignés et sans communications, soit même dans les bois. Les forêts inextricables du Rungday ont, pendant deux années, servi de lieu de rassemblement aux chefs, — inconnus même encore aujourd'hui, — qui conduisirent contre les troupes françaises, la révolte des nationaux indo-chinois. Ce sont de ces centres ignorés que partent les mots d'ordre, transmis à travers tout l'Empire, et que sont communiqués les plans de campagne, de résistance et d'attaque.

C'est d'un village de la pauvre région du Kouang-Si nord que partirent les instructions Taïping, qui tinrent onze années en échec la Chine et l'Angleterre elle-même.

C'est à une sourde, mais bientôt éclatante révolution analogue que nous assistons aujourd'hui. D'autres en disent les causes politiques dernières et les vicissitudes. Mais il faut être convaincu que les causes premières et profondes remontent bien en-deçà des événements actuels et dépassent les courtes vues des diplomates de profession. Ceux-ci, élevés en de séculaires traditions et dans d'étroits principes, connaissent bien les rouages politiques chinois, auxquels leur métier les expose souvent ; mais il ignorent tout du peuple, de ses colères nationales et sociales ; et, le jour où ils les connaîtront à leurs effets, ils ne sauront que les méjuger et, par suite, que donner des conseils insuffisant et incertains.

La Chine aujourd'hui, pour se défendre, fait appel à la force, et la vigueur et l'imprévu de sa *riposte* fait croire, aux esprits ignorants ou mal disposés, *qu'elle attaque*. C'est absolument faux, et nous le savons bien. Et nous ne trouvons une excuse aux sanglantes complications où l'avidité et l'outrecuidance européennes se sont laissées entraîner que dans la tradition et la si originale cruauté avec laquelle la Chine se défend et ignore volontairement nos fictions diplomatiques et internationales.

Mais la force seule peut être opposée à la force, à moins que, — rêve irréalisable et presque fou, — il ne se trouvât, chez les Blancs ou chez les Jaunes, un conducteur de peuples capable de recréer immédiatement la paix, dans l'avantage universel d'une accession raisonnable de la race chinoise aux progrès matériels qu'elle cherche et que lui interdit sa dynastie épouvantée. Et encore ne serait-il pas certain que les puissances européennes acceptassent une solution heureuse et pacifique, qui interdirait toute chance à leurs ambitions conquérantes.

Nous sommes donc réduits à cette seule conjecture d'une guerre plus ou moins rapide et sanglante, ou cachée et hypocrite. Les Sociétés secrètes chinoises sont bien organisées pour soutenir l'une ou l'autre. Combien de temps durer

leur résistance effective ? Un prophète lui-même hésiterait, et l'historien se récuse. Mais il faut se rappeler que la Chine a, — sur ses ennemis, — l'avantage immense et triple d'une organisation occulte, d'une défense de son propre territoire et d'une innombrable population.

Et dussions-nous être traités au plus mal, et tout en regrettant les excès que la guerre amène avec elle, des deux côtés des belligérants, il nous est impossible, en terminant, de nous associer entièrement à la réprobation méprisante et à l'indignation vertueuse que l'innocente Europe témoigne à ces misérables, capables de défendre, contre l'hypocrite invasion étagère, leur sol, leurs familles et leurs aïeux. Immobilisés dans la civilisation du xv^e siècle, ils nous combattent par les moyens que nous employâmes nous-mêmes pendant tant de siècles. Leurs bourreaux ne sont pas plus habiles ni plus féconds en ressources que les "questionnaires" de nos Parlements et ils n'ont pas encore exterminé autant de pléni-potentiaires qu'en firent les Allemands de Rastadt en 1793.

Et, enfin, ils ne se répandent pas hors de chez eux. Ils mutilent et massacrent, mais seulement leurs envahisseurs ; et ils ont ainsi une excuse que n'ont pas ces derniers. Songeons, avant de les juger, à ce que nous eussions fait envers les soldats, les ingénieurs et les bonzes chinois qui seraient venus se conduire à Paris et à Berlin comme les soldats, les ingénieurs et les propagandistes européens se conduisirent à Peking, à Kiaoutcheou et ailleurs ; et, en supputant nos propres faiblesses, sachons excuser les colères d'autrui. Pas autrement ne se conduisirent les Espagnols défendant leur sol contre la furie napoléonienne. Et, s'il y a un palliatif à verser le sang humain, considérons que c'est en état de légitime défense. Un peuple est maître sur son sol, comme le charbonnier est maître chez lui. Et quand les motifs, pour lesquels l'Europe a envahi la Chine depuis un demi-siècle, on est tout près de l'absolution pour ceux-là qui, par n'importe quel moyen, *défendent leur patrie* et remplissent ainsi le *premier devoir* imposé par la nature humaine.

ALBERT DE POUVOURVILLE.

UN CRI DE DÉTRESSE.

Le *Journal* vient de nous donner la vraie note sur les sentiments du peuple canadien relativement à son clergé, qui l'a fait et qui s'en vente.

Ce cri de détresse se reporte loin en arrière, même à l'époque où de jeunes gens chauffés à blanc par leurs professeurs se jetaient à corps perdu dans la lutte engagée entre le Saint-Siège et Victor Emanuel.

Nos bons zouaves croyaient faire œuvre pie en se rendant en Italie pour se battre contre les usurpateurs du pouvoir temporel du Pape, fortement ébréché dans le temps par les empiètements des gens qui ne pouvaient plus payer les redevances et les edactions du Souverain Pontife, Pie IX *heureusement* régnante, dans le temps.

Le résultat, dans le pays de la théocratie, fut celui que tout homme raisonnable devait attendre : la suppression du pouvoir temporel et la confiscation des Etats Pontificaux.

La presse ultra-montée du monde entier n'a jamais cessé depuis cette époque, de récriminer contre ce qu'elle appelle un attentat inique contre le droit divin, et cette opinion devait nécessairement exercer une influence sur notre électorat, et le résultat du scrutin du 7 novembre l'a amplement prouvé.

Le mutisme de nos Illustres Archevêques et Evêques et de leurs curés est significatif. Ils ont compris qu'il est inutile de lutter plus longtemps contre l'opinion populaire, et ils se sont tus, non pas qu'ils soient convaincus que les libéraux ont raison, mais parce qu'ils savent pertinemment que la vieille ficelle électorale est usée. L'influence indue a perdu tout son prestige d'antan, et l'on n'ose plus s'en servir, parce que l'on s'est aperçu qu'il y avait des gens au pays qui avaient assez de *pluck* pour empoigner des archevêques au collet et les conduire devant les tribunaux du pays pour rendre compte de leurs méfaits.

Voici le cri de détresse que lance le *Journal*, et qui reflète bien l'opinion des messieurs-prêtres sur la situation actuelle :

LE 3 NOVEMBRE.

Cette date ne dit plus rien, quelques rares journaux d'Europe, timidement, la citent encore.

Sur ce continent où la vie passe à la vapeur, où l'homme n'a plus le temps de songer même à ce qui le touche de plus près, où la religion est devenue une simple enseigne, un vulgaire couvre-marchandises—et quelles marchandises, juste Ciel ! voyez seulement en temps d'élections — qui donc sait ce qu'est le 3 novembre ?

Il y a trente-trois ans, l'attentat le plus inique qui se puisse rêver, allait se perpétrer, le Saint Vieillard du Vatican allait être dépossédé de son territoire... ;

Mais il avait dit, dès que ce crime fut complété, que c'était le précurseur de l'anarchie, de la ruine, du sang, et l'Europe abêtie roula dans le sang, la ruine s'étendit sur ce continent — et sur d'autres — l'anarchie se dressa terrifiante.

L'attentat, le crime auquel nous faisons allusion, eut un commencement d'exécution.

Savamment ourdi, fort de l'appui d'un roi et d'un empereur, celui-ci passait alors pour tout-puissant, le complot vint... échouer misérablement à Mentana, où l'illustre ganache, le fantoche grotesque dont les Italiens riaient comme d'un bouffon, Garibaldi, fut défait par nos troupes.

Il avait seulement douze mille hommes et des canons, des canons ; nous étions deux mille — deux mille, songez donc ! —

Il est vrai que deux mille hommes d'infanterie française venaient d'arriver, mais le général de Failly avait les ordres de son empereur empereur félon. Si les Pontificaux l'emportaient, de Failly devait faire agir ses chassepots..... et attribuer la victoire à l'intervention tartive de l'empereur.

C'est de l'histoire, cela.

Les Pontificaux furent victorieux et partagèrent sans arrière-pensée avec les Français la gloire acquise.

Depuis lors, cependant, et selon la prédiction du plus doux des Pontifes, l'anarchie règne presque partout.

Hier, elle amenait une émeute à Valleyfield, ailleurs.... mais la crise du charbon, en Pennsylvanie est présente encore à la mémoire de chacun, à quoi bon citer ?

Qui songe encore à cette date du 3 novembre, comme à celles du 18 septembre 1860 du 20 septembre 1870 ?...

ROD. LE FORT.

Il ne nous reste plus qu'à attendre le moment où les propriétés ecclésiastiques au Canada seront confisquées au bénéfice de l'État, et alors les doléances de ces messieurs de la soutane, tout en étant platoniques, réjouiront le cœur de tous les bons citoyens.

RADICAL.

CHRONIQUE

J'ai serré la main, hier, à Joson Perrault, retour de Paris.

Il n'a pas maigri.

La délégation Japonnaise s'est embarquée pour revenir nous raconter ses impressions.

J'espère être invité aux noces du plus beau gars de Normandie, lorsqu'elles seront célébrées.

Le gouvernement Laurier, revenu au pouvoir, n'oubliera pas de récompenser Joson Perrault, qui a fait tant de sacrifices pécuniaires à Paris pour représenter dignement le Canada. Il faut, de toute nécessité, l'envoyer à Buffalo, à l'exposition Pan-Américaine. Il fera honneur à sa race et continuera à prodiguer sa fortune pour montrer aux Américains que les Canayens sont *flush*.

L'Exposition Pan-Américaine s'ouvrira à Buffalo le 1er mai prochain, et le Canada y sera dignement représenté. Le réseau du Grand-Tronc y gagne une double voie directe, actuellement en construction.

M. Harry Charlton, chargé d'écrire toute la littérature de cette grande compagnie, est à préparer plusieurs brochures, pour cette exposition, et nul doute que sa plume élégante saura attirer vers cette région tous les Canadiens qui ont à cœur l'avancement des intérêts du continent américain.

RIGOLO.

LA MODE

Si vous le voulez, nous n'irons pas par quatre chemins et nous la prendrons au commencement du monde.

— Avant le déluge, monsieur ?

— Oui, madame, avant le déluge.

A l'époque où, soit qu'ils eussent pour ancêtres un singe, ainsi que le prétend Gondinet dans *Gavaud-Minard*, ou un poisson comme le voulait Anaximandre, soit même qu'ils descendent tout simplement d'Adam et d'Eve, les hommes faisaient sur cette terre une assez triste mine et n'étaient pas encore à leur affaire.

Le voyageur qui, dans cette période reculée de notre histoire, eût été assez en avance sur son siècle pour que l'idée lui vint de parcourir le monde, se serait sans doute, tous les deux ou trois ans, trouvé en face d'un spectacle pénible : il eaurait rencontré, çà et là, de cinq cents lieues, quelque horde d'individus farouches et mal peignés, à peine couverts de peaux de bêtes, armés de massues, de piques, de haches faites d'arêtes de poisson ou de cailloux grossièrement emmanchés.

C'étaient nos arrière-grands-parents qui s'en allaient à la chasse. Ils marchaient serrés les uns contre les autres, l'air à la fois menaçant et inquiet. Le *Cain*, de M. Gormon, ce très remarquable et très horrible tableau, nous donne une idée assez exacte de la tournure qu'ils pouvaient avoir. Possesseurs encore mal assurés de ce domaine dans lequel ils s'étaient trouvés introduits sans savoir comment, pas bien du tout avec leurs co-propriétaires à longues dents et à griffes puissantes, et n'ayant pour se défendre, eux chétifs, que cette petite lueur qui tremblotait au fond de leur cervelle, lueur bien pâle alors et bien vacillante, qui n'était encore qu'un instinct supérieur et qui ne devait que plus tard, beaucoup plus tard, commencer à s'appeler l'intelligence humaine.

J'imagine que la compagne d'un de ces êtres farouches eut un jour l'idée de mettre un peu d'ordre dans son désordre. Elle lissa ses cheveux et les arrangea d'une façon particulière. Au lieu

de se revêtir au hasard de ses peaux de bêtes, comme elle le faisait d'habitude, elle les étala d'abord devant elle, les examina longuement et finit par choisir celles qui lui parurent les plus galantes. Elle les disposa avec soin sur sa personne, selon ses idées à elle, calculant l'effet des couleurs, travaillant, corrigeant, s'apercevant que là ces malheureuses peaux de bêtes en, laissaient trop voir, et que là elles n'en montraient pas assez. Puis elle réfléchit cinq minutes ; le résultat de ces cinq minutes de réflexion fut une fleur ou la plume d'un oiseau qu'elle ajouta bravement à sa toilette ; peut-être même, inaugurant ainsi un genre de parure qui devait, par la suite des temps, amener quelques ennuis aux enfants des hommes et leur faire dépenser des sommes considérables, peut-être même alla-t-elle jusqu'à orner sa poitrine d'un collier de cailloux brillants attachés l'un à l'autre par quelque procédé primitif.

Après quoi, elle vint en retard prendre sa place au repas du soir et attendit d'un air tranquille, mais non cependant sans une certaine inquiétude, l'effet que son coup d'État allait produire sur ses seigneurs et maîtres. Cet effet fut tel qu'elle pouvait l'espérer. Ses seigneurs et maîtres la regardèrent avec des yeux luisants et la préférèrent à d'autres qui étaient plus belles.

La mode était inventée, — et la femme aussi, car la femme c'est la mode, la mode c'est la femme, et faire l'histoire de l'une, c'est faire l'histoire de l'autre.

Les inconnues d'abord, depuis ces mystérieuses filles de rois qui, depuis dix mille ans, dorment dans les tombeaux d'Egypte, jusqu'aux maîtresses de ces terribles conquérants d'Asie, Attilas préhistoriques à qui, pour célébrer leurs noces, il fallait des lits faits de femmes entrelacées — une idée que je donne en passant à H. de Bornier pour sa prochaine reprise — et puis, à mesure que les premières lueurs de la légende et de l'histoire commencent à éclairer le monde, la reine de Saba avec ses parfums, Dalila avec ses ciseaux, puis celle dont le souvenir illumine encore et fait resplendir les temps où elle vécut la terre où elle marcha, Hélène, la belle Hélène, l'Hélène d'Homère, de Goethe et d'Offenbach, si

belle, dit Courier, traduisant Isocrate, si belle que Ménélas eût dû comprendre qu'une telle beauté ne pouvait pas décemment avoir été pour lui tout seul ; puis, toujours en Grèce, la ribambelle cffrontée des courtisanes, puis, sur les bords du Nil, Cléopâtre... "Vois où est Antoine... S'il est triste, dis-lui que je suis en train de danser ; s'il est gai, annonce-lui que je viens de me trouver mal..." Puis d'autres, des milliers d'autres, qui toutes, chacune à sa façon, reprirent et perfectionnèrent de leur mieux l'œuvre commencée par notre petite amie, la dame au collier de cail-loux.

Et rien assurément ne serait mieux à sa place dans ce journal qu'une étude approfondie et détaillée de ce travail incessant de la femme, à toutes les époques et dans les tous les pays. Le temps et la place nous manquant un peu, nous nous bornons à jeter un coup d'œil sur la part de besogne exécutée par la femme française, c'est-à-dire sur les modifications successives apportées par elle à ses goûts et sa parure.

Voici d'abord les Gauloises, nos aïeules — et je dois prévenir qu'ici je pille imprudemment *l'Histoire de la Mode en France*, le livre charmant de La Bédollière, — voici les Gauloises avec leurs quatre chemises superposées, quatre de plus que, deux mille ans plus tard, n'en porteront certaines merveilleuses. Elles étaient, ces quatre chemises, recouvertes de la stalle, tunique sans manches, serrée sur les flancs par une ceinture et assujettie sur les épaules par deux agrafes.

Sous Charlemagne, les fourrures commencent à se montrer, et Charlemagne, qui, ainsi que chacun sait, était à la simplicité même, commence à lancer des ordonnances contre le luxe effréné des femmes.

Au XIII^e siècle, elles se mettent à blasonner leurs robes. Elles portent des manches fendues et laissent voir leurs bras depuis le coude jusqu'au poignet. C'est un commencement.

Au XIV^e siècle, la mode est aux souliers à la poulaine. Ils prennent de telles proportions que vingt prédicateurs montent en chaire pour les combattre, et que le pape finit par se croire obligé de lancer une excommunication. Quant au

luxe effréné, il ne va pas mal. "Les baronnes c'est Christine de Pisan qui parie — portaient d'outrageuses poulaines, des manteaux de drap d'or couverts de pierreries et semblaient cousues dans leurs robes trop estreintes." Notons cette dernière phrase, qui prouve que la mode des fourreaux, au moins pour les baronnes, n'est pas d'invention aussi récente que l'on pourrait croire.

Un peu plus tard, la mode est de ne plus pouvoir passer sous les portes, à cause des hennins que ces dames ont sur la tête et qui, s'ils n'étaient pas d'une hauteur prodigieuse, ne seraient pas à la mode.

Sous les Valois, elles se mettent autour du corps, pour arondir leurs robes, de cerceaux de fer qu'elles appellent des hocheplis ou des vertugadins. Le bois est également employé. Montaigne nous apprend que les dames de la cour, quand elles n'avaient point de corps de baleine, se serraient la taille avec des éclisses de bois. Apparition des masques de velours noir, des manchons que l'on nomme contenances, et des chevelures postiches ; les blondes sont préférées. Le luxe effréné va toujours très bien. Pierre de L'Estoile raconte que, le dimanche gras de l'année 1595, les plus belles dames étaient si fort chargées de perles et de pierreries qu'elles ne pouvaient remuer. Le même Pierre de L'Estoile parle d'un mouchoir qu'un brodeur de Paris lui a fait voir et que la belle Gabrielle paya 1,900 écus comptants. Etonnons-nous, après cela, que ce pauvre Henri IV fût parfois un peu gêné !

Sous Louis XIV, le faste devient inouï.

Mais ce n'est rien du tout à côté de ce qui doit se passer sous Louis XV.

C'est le règne des boute-en-train, des gourmandines, des tâtez-y ; — les petites maîtresses appellent ainsi leurs paniers, qui ne sont autre chose que les vertugadins de leurs grand'mères ; — les mouches ont aussi de bien jolis noms : la passionnée, la galante, la receleuse, l'effrontée, la coquette, l'assassine ; les coiffures sont à la grecque, à la monte-au-ciel, à la comète, à l'urgence.

Il y avait, pour les bourgeoises, la coiffure en cabriolet, et pour les dames de la cour le pouf au sentiment. Elles y faisaient entrer un peu de

tout : des papillons, des oiseaux, des amours en carton peint, des branches d'arbre et même des légumes ; c'étaient des montagnes qu'elles avaient sur la tête, des forêts, des jardins à l'anglaise, véritables échafaudages de cheveux crépés, bouclés, chamarrés de plumes, de rubans, de gaze, de guirlandes, de perles et de diamants. Et toujours des noms délicieux ; le hérisson, le demi-hérisson, le désir de plaire, le berceau-d'amour, la marmotte, l'économie du siècle !

Après la Révolution, tout cela se simplifie un peu. Les femmes se promènent aux Champs-Élysées la canne à la main, en redingote et en chapeau noir. Puis viennent les merveilleuses avec leurs robes à l'athénienne, fendues jusqu'à la hanche, — où êtes-vous, manches entr'ouvertes, qui laissez voir le bras depuis le coude jusqu'au poignet ? — puis les femmes du premier Empire avec les cachemirés, les capotes d'organdi et les chapeaux de paille ; celles de la Restauration avec les canezous, les fleurs artificielles, les manches à gigot et les turbans à la sultane, et les couleurs souris effrayée, crapaud amoureux, araignée méditant un crime ; celles de la cour de Louis-Philippe, avec les modes de Gavarni ; celles du second Empire...

Et après vous, mesdames, d'autres viendront qui, elles aussi, trouveront moyen d'ajouter quelque chose à ce grand art de la mode et de la coquetterie féminine. Après celles-là, d'autres encore, toujours, toujours. Et plus tard, dans longtemps, dans bien longtemps, quand notre pauvre planète refroidie sera sur le point de finir, quand le jour des ours blancs sera venu, quand, à travers les ruines de toutes nos civilisations, des bandes d'individus faméliques et exténués recommenceront à courir, comme autrefois ces hordes farouches dont nous avons parlé, j'imagine que la campagne d'un de ces mourants saura encore tirer de sa cervelle pour parer sa pâleur, après quoi elle tombera, tendant une dernière fois ses lèvres de celui qu'elle aura aimé.

Ce jour-là, lors même que pendant de longues années encore on devrait voir errer sur la terre

des formes humaines, ce jour-là, la femme aura cessé d'exister. — Et la mode aussi.

HENRI MEILHAC,
de l'Académie Française.

AUX SOURDS — UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnement d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON. a remis à cet institut la somme de 25,000 frs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement, S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

L'APPARENCE DE LA SANTE

Dans le langage médical, on emploie beaucoup le mot anémise, qui veut dire tout simplement ; absence, pauvreté du sang. L'anémie n'est pas une maladie proprement dite, mais une disposition qui se rencontre dans la plupart des maladies chroniques. En effet, dans presque toutes les maladies, on peut constater que le sang est appauvri à un degré plus ou moins marqué. Il y a des gens qui sont fortement anémiques, sans avoir perdu l'apparence de la santé, sans avoir maigri, mais le moindre travail, la plus légère occupation fatiguent à l'excès. À ces personnes on conseillera les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui rendent au sang épuisé sa force, sa couleur et sa richesse. Dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 883 bureau de poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon, 1703 rue Ste-Catherine.

EFFET PRECIEUX.

Le BAUME RHUMAL, délivre les enfants de la coqueluche,

Les Tribunaux Comiques

Y a-t-il eu provocation dans le sens légal du mot ? Le prévenu se trouvait-il en état de légitime défense ? Vous allez en juger.

Le président, au prévenu.— Votre nom ?

Le prévenu.— Flicateau, 34 ans. Je suis un garçon paisible, je n'ai jamais fait de mal à une mouche.

Le plaignant.— Mais, moi, je ne suis pas une mouche.

Le prévenu.— Voici comment c'est arrivé que j'ai flanqué une taloche à monsieur. J'allais à Saint-Germain ; je me trouvais dans un compartiment de seconde seul avec monsieur. Il occupait un coin, moi un autre ; nous nous faisions viv-à-vis. Nous avions à peine dépassé les fortifications, lorsqu'il m'adressa la parole. — "On s'ennuie bien dans ce wagon, me dit-il ; si j'osais vous offrir une légère distraction, ça ferait passer le temps agréablement." Je crus qu'il allait me proposer une partie de bonneteau et je le regardai de travers, lorsqu'il ajouta : "Je vais vous poser une petite devinette."

Le plaignant.— Et il m'a répondu : "Avec plaisir." Donc, il était consentant !

Le prévenu.— Alors, voilà cet idiot.

Le président.— Pas d'insulte !

Le prévenu.— Ce n'est pas une insulte, c'est pour le désigner. Je ne sais pas son nom.

Le plaignant.— Janfousse. Les dames m'appellent Arthur.

Le prévenu.— Voilà qu'il me dit à brûle pourpoint : — "Savez-vous la différence qu'il y a entre un homme qui sert bien son pays et les haricots ?" Je regardai cet... pardon, ce Janfousse comme on regarde qu'elqu'un qui a l'air de se payer votre tête. — "Vous ne savez pas, reprit-il imperturbablement, je m'en doutais. Eh bien, la différence, c'est qu'un monsieur qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux, tandis que les haricots ont besoin d'ail, eux !" Le bourreau. J'eus une crispation, mais je me contins, et je me détournai pour contempler le paysage. Mais ce Janfousse ne comptait pas me lâcher de sitôt. — "Maintenant, monsieur, poursuivit-il, pour-

riez-vous me dire quand un train pris à la gare de l'Est sert de dentifrice ?" — "Laissez-moi, monsieur", lui dis-je sèchement. — "Ah ! vous avouez que vous l'ignorez. C'est lorsqu'on prend le train pour Reims et Sedan." Et comme je ne bronchais pas, il insista ; "Pour rincer ses dents. Vous saisissez ? Ah ! ah ! ah !"

Le plaignant.— Il n'était pas fort en calembours, ce monsieur !

Le prévenu.— A ce moment, je fis un mouvement pour tirer la poignée de la sonnette d'alarme. Cependant je me ravisai. Le traître en profita pour me lancer : — "Vous n'en devinez pas une. Quelle différence y a-t-il entre un I et un clocher ?"

— "Sapristi ! monsieur, m'écriai-je, avez-vous bientôt fini de me débiter vos inepties à cent pour deux sous ?" Mais lui sans se déconcerter : — "L'I c'est la voyelle et le clocher c'est là qu'on sonne. La consonne. Ah ! ah ! ah !" Cette fois, je ne pus me contenir, je flanquai à mon bourreau une maîtresse gifle.

Le plaignant.— Qui me brisa deux dents.

Le prévenu.— Deux fausses dents. Monsieur l'a avoué sur le moment, car il a dit : — "Vous me devez une réparation." — "Une réparation, lui ripostai-je ; deux de mes amis se tiendront aux ordres de deux des vôtres !" — "Eh ! répliqua-t-il, il ne s'agit pas de ça. Je parle d'une réparation chez le dentiste. C'est vingt francs pièce."

Le plaignant demandait vingt mille francs de dommages-intérêts. le tribunal lui accorde quarante francs, et condamne le prévenu à quinze jours de prison avec sursis.

Le plaignant, au tribunal.— Savez-vous quelle différence il y a entre... .

L'huissier l'expulse de la salle.

JULES DEMOLLIENS.

BRISE LA TOUX.

Les accès de toux brisent la poitrine; Le BAUME RHUMAL brise les accès de toux. 111

Abonnez-vous au REVEIL.

RIRE ET PLEURS

A une certaine époque dans la vie de la jeune fille son caractère se ressent du travail de trans-formation qui s'accomplit chez elle. Elle tra-vailla avec moins d'entrain à ses leçons, et, le soir, après une journée fatigante, elle a quel-ques fois une crise de pleurs ou de fou rire, un état nerveux aussi désagréable pour la jeune fille qui en est atteinte, que pour son entourage. En même temps, elle souffre physiquement, elle a des maux de tête, des malaises de toute nature, des envies de vomir et parfois des vomissements ; ces symptômes accusent un état anémique au-quel il convient d'appliquer les grands remèdes afin de ne pas donner au mal le temps d'empirer et de prendre des proportions alarmante. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard consti-tuent le remède souverain par excellence de cet état nerveux qui est la conséquence d'un appauvrissement de sang. On trouve ces pilu-les dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adres-sant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

SIMPLES QUESTIONS.

D'où vient la consommation ? D'un rhume né-
gligé ; d'où vient la guérison ? Du BAUME
RHUMAL. 108

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest cir-culation of any scientific journal. Terms, \$3 a year, four months, \$1. Sold by all newsmen.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échan-tillon du RÉVEIL qui vous sera en-voyé gratuitement pendant quatre se-maines à toute a-dresse qui sera fournie au Cana-da ou aux Etats-Unis.

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses cir-culaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, a moi-né, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seule-ment de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

Morton, Phillips & Cie.

PAPETIERS
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS
ET IMPRIMEURS.

1755 et 1757 Rue Notre Dame,
... Montreal.

Le maison Morton, Phillips & Cie. possède le brevet
du

Grand Livre à Feuilles Mobiles
(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment
Complet de Papeterie.

POUR VOUS, MESDAMES!

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne est de soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce *mossie*.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur!

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA